



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE

PLEASURE

UN FILM DE NINJA THYBERG AVEC SOFIA KAPPEL

THE BOOKMAKERS.





THE JOKERS FILMS ET LES BOOKMAKERS
PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE



S O F I A K A P P E L

PLEASURE

UN FILM DE NINJA THYBERG

2021 / Suède / Durée: 1 h 49 / Couleur

SORTIE LE **20 OCTOBRE**

DISTRIBUTION

THE JOKERS FILMS
16, rue Notre-Dame-de-Lorette
75009 Paris
Tél: 01 45 26 63 45
info@thejokersfilms.com

PRESSE TRADITIONNELLE ET DIGITALE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA
GUSTAVE SHAÏMI / Tél: 06 50 05 75 35
gshaimi@lepublicsystemecinema.fr
PAULINE VILBERT / Tél: 06 31 87 72 74
pvilbert@lepublicsystemecinema.fr

PROGRAMMATION

LES BOOKMAKERS
16, rue Notre-Dame-de-Lorette
75009 Paris
Tél: 01 84 25 95 65
contact@les-bookmakers.com



Matériel média disponible sur: www.pleasure-lefilm.com

Les **BOOKMAKERS.**

SYNOPSIS

Une jeune suédoise de 20 ans arrive à Los Angeles dans le but de faire carrière dans l'industrie du porno. Sa détermination et son ambition la propulsent au sommet d'un monde où le plaisir cède vite la place au risque, à la toxicité.





ENTRETIEN AVEC

NINJA THYBERG

RÉALISATRICE



Pourquoi et comment avoir choisi Sofia Kappel pour jouer Bella ?

J'ai mis un an et demi pour la trouver après avoir été en contact avec 2000 filles – j'en ai rencontré 600. C'était un long processus. Je savais qu'il me faudrait quelqu'un d'exceptionnel pour le rôle, qui était difficile. Il y avait beaucoup de paramètres à prendre en considération. Les gens autour de moi pensaient que je courais après une chimère. Après 8 ou 9 mois, j'étais très insatisfaite et on me disait que je ne trouverais jamais, que j'avais dans ma tête un idéal qui n'existait pas. Pourtant, j'avais un pressentiment positif, je savais qu'elle était quelque part. Et puis j'ai trouvé Sofia, qui était absolument parfaite. Je l'ai su dès que j'ai ouvert la porte quand elle est venue à l'audition. Elle avait la bonne énergie. Mais je savais aussi qu'elle n'avait jamais joué la comédie et je ne savais pas si elle en était capable. Les amateurs qui peuvent jouer la comédie sont assez rares. Elle, elle était super, elle avait beaucoup de talent. Mais je l'ai faite venir quatre fois avant de lui donner le rôle. Parce qu'il fallait d'abord que j'apprenne à la connaître, à savoir comment était sa famille, si elle venait d'un environnement stable. Il fallait qu'elle soit forte et mature car le rôle pourrait changer sa vie. C'était une grosse responsabilité pour moi. Quand j'ai su que je la voulais, j'ai d'ailleurs mis du temps à oser lui offrir le rôle.

Vouliez-vous nécessairement une actrice qui ne venait pas du milieu du porno ?

Vous savez, on n'a pas beaucoup d'acteurs porno en Suède de toute façon. À l'inverse, ça n'a jamais été mon intention première de ne travailler qu'avec des acteurs du X pour les rôles secondaires. Je savais que j'en aurais certains mais j'ai aussi auditionné des acteurs traditionnels et ceux qui venaient de l'industrie porno étaient les meilleurs.

Comment avez-vous noué la confiance entre Sofia et vous ?

J'ai pris le temps de l'impliquer réellement dans le projet, avant le tournage. Elle est venue à Los Angeles avec moi, pour faire des recherches, pour se familiariser avec le milieu du X, petit à petit. On a développé le personnage ensemble car je voulais ajuster le scénario pour

**« Pour moi,
il était clair que
nous ne filmerions
jamais du vrai sexe.
Je ne voulais pas
du tout ça pour elle.
On a consciemment
utilisé le *female gaze*
afin de limiter
le nombre d'images
où Sofia était nue. »**

qu'il corresponde totalement à Sofia. L'histoire, c'est celle d'une jeune de 20 ans et j'en avais 34 à l'époque. J'avais beaucoup de questions à lui poser sur l'état d'esprit d'une jeune fille de son âge. Je n'ai pas les références de sa génération et je ne me souviens pas forcément ce que c'est d'avoir 20 ans. Elle a beaucoup développé le scénario avec moi. Elle comprenait très bien le sujet du film. Elle est devenue un élément-clé de la production et je crois que c'était important qu'elle ait confiance en moi pour donner le meilleur d'elle-même, pour se mettre dans une position si vulnérable. On est donc devenues très proches.

Combien de temps avez-vous consacré à la préparation et à l'immersion ?

Je me suis rendue à Los Angeles la première fois à l'été 2014. J'y ai noué mes premiers contacts. J'ai réuni beaucoup de matériaux et j'ai pu commencer à écrire le scénario. En janvier 2016, j'y suis retournée pendant six mois. C'est là que j'ai fait mes recherches les plus extensives. J'ai commencé les auditions auprès des gens de l'industrie. Je leur faisais jouer des scènes, ce qui m'a permis de travailler le scénario encore davantage. D'ailleurs, c'est à ce moment-là que j'ai trouvé certains de mes acteurs. Ensuite, j'y suis retournée brièvement en 2017 et enfin, en 2018, je m'y suis installée un peu plus longtemps dans l'optique du tournage. Je suis arrivée en janvier. Dans un premier temps, je faisais des recherches, des auditions puis Sofia m'a rejointe et on a organisé des rencontres, des visites sur les plateaux. En juillet, j'avais fini l'écriture et on a commencé à tourner à la fin de l'été.

Comment s'est posée la question du consentement avec Sofia, de ce qu'elle était prête à faire ou pas ?

Pour les aspects graphiques, nous avons énormément répété. On avait fait des story-boards, on a essayé différents angles de caméra, on a déterminé ce qu'on voulait montrer ou pas. Pour moi, il était clair que nous ne filmerions jamais du vrai sexe. Je ne voulais pas du tout ça pour elle. D'une part, ce n'était pas nécessaire et d'autre part, ça aurait été une source de distraction pour le spectateur. On a donc décidé que ce serait pour de faux. On a aussi



beaucoup joué avec le regard, on a consciemment utilisé le *female gaze* afin de limiter le nombre d'images où Sofia était nue. Le personnage est nu dans beaucoup de scènes mais Sofia n'avait pas besoin de l'être. Elle a des patchs, des parties de son corps sont couvertes, il nous suffisait de trouver les bons angles. C'était mieux pour elle comme pour moi, car demander à quelqu'un de se déshabiller peut créer un véritable malaise. Mais elle a appris à connaître les gens de l'industrie et au bout d'un moment, elle est devenue très à l'aise avec sa nudité. Sur les tournages X, on prend sa pause tout nu, on boit son café tout nu, il n'y a plus rien de sexuel dans cette nudité. C'était l'état d'esprit de Sofia au bout d'un moment, c'était devenu extrêmement détendu. Et bien sûr, il était très important de fixer les limites. Je lui demandais constamment comment elle se sentait; elle pouvait toujours changer d'avis dès qu'elle le voulait. Il fallait qu'on s'adapte à elle, qu'on soit patients.

Il y a un moment particulièrement difficile où Bella tourne une scène de sexe très violente...

Pour cette scène, elle était accompagnée de sa meilleure amie, qui était venue de Suède, et de Revika Anne Reustle, qui joue Joy. Dans l'équipe, tout le monde pouvait dire stop à n'importe quel moment s'il se sentait mal. Cette scène, on l'a beaucoup répétée avec les acteurs, pour déterminer quelles seraient les limites de chacun. L'un des comédiens est d'ailleurs habitué à ce type de performances plus dures et il sait donc les rendre plus violentes qu'elles ne le sont vraiment, il sait truquer à la caméra. C'était la scène la plus difficile à tourner mais il y a eu un vrai esprit d'entraide et de collaboration. C'était pénible et

en même temps très intense. En tournant, nous savions que nous étions en train de créer quelque chose d'assez fort. C'était aussi très mignon comment les garçons aidaient Sofia et prenaient soin d'elle. Car quand on tourne ce genre de scènes, même si votre cerveau vous dit que c'est pour de faux, votre corps ne le saisit pas forcément. On a besoin de le réconforter, une fois que la caméra est coupée. Il faut que les gens qui ont été très violents avec vous pendant la scène soient très gentils avec votre corps après. Comme pour le dé-choquer.

Vous montrez dans *Pleasure* que le consentement est désormais contractuel sur les plateaux mais que ça n'empêche en rien la pression, le harcèlement et la culpabilisation...

Il y a un mythe selon lequel une femme pourra toujours dire non. Bien sûr qu'il y a des situations où elle peut dire non, verbalement, mais quand j'ai demandé confirmation à des actrices, quand je leur demandais de me raconter la dernière fois qu'elles avaient dit stop, elles me répondaient généralement qu'elles n'avaient jamais dit stop, en réalité. Parce qu'elles savent qu'elles vont perdre du travail, qu'elles vont décevoir les équipes. C'est un milieu très compétitif; elles se sentent obligées de « bien présenter ». Le premier conseil qu'on donne à une débutante du porno, c'est de ne pas faire de vagues, d'être une fille avec qui il est facile de collaborer. C'est difficile de dire non : vous ruinez le tournage, vous retardez tout le monde, vous coûtez de l'argent. Il y a des millions de raisons de ne pas dire non. Il y a injonction envers les femmes de prendre des responsabilités sociales et de ne pas poser de problèmes. L'industrie, elle, ne prend pas ses responsabilités. Sur un plateau, si vous voyez quelqu'un qui n'est pas à l'aise avec ce qu'il ou elle est en train de faire, il est de votre responsabilité de tout arrêter. Juridiquement, il y a quand même des zones grises, notamment en matière de scènes de viol. Légalement bien sûr, les hommes ne font rien aux femmes contre leur volonté, mais c'est évident que c'est de l'exploitation et moralement, c'est inacceptable à bien des égards.

« J'ai toujours questionné mon propre regard, parce que mon premier réflexe est toujours de reproduire le *male gaze*, c'est notre culture. Il faut donc toujours le remettre en question. »

Vous avez évoqué le *female gaze*. C'est compliqué de filmer du porno avec un *female gaze*? À quel point avez-vous dû questionner votre regard pour filmer ces scènes?

J'ai toujours questionné mon propre regard, parce que mon premier réflexe est toujours de reproduire le *male gaze*, c'est notre culture. Il faut donc toujours le remettre en question. Quand je veux faire quelque chose pour aller contre la norme, il faut que j'y réfléchisse, que je le fasse consciemment. Constamment, j'interrogeais mes choix : « qu'est-ce que ça veut dire ? », « qu'est-ce que je ressens face à ça ? ». J'ai beaucoup étudié le cadrage, les angles, et la relation nouée entre le public et ce qu'il voit. Ça m'a toujours fascinée et tout ce que je fais, je l'intellectualise de la sorte.

Dans le film, Bella s'objectifie elle-même. Elle se crée une image d'objet sexuel. Pour raconter cette histoire il fallait moi-même que je l'objectifie. Le défi, c'était de faire en sorte que le film prenne toujours son parti. Il devait lui être fidèle et honnête. Ça voulait parfois dire qu'il ne reflétait pas ce que moi, je pensais. Je peux porter un jugement sur elle ou avoir l'impression que ce qu'elle fait n'est pas bien pour elle, mais il fallait impérativement prendre Bella au sérieux, faire en sorte que ce soit son film, raconté de son point de vue. Je peux la juger jeune, naïve et estimer qu'elle fait de mauvais choix, mais le film n'est pas là-dessus. C'est son histoire à elle.

Quel était votre point de vue sur l'industrie pornographique avant? A-t-il changé avec le film? Car le portrait que vous en faites est assez réaliste, pourtant il y a de la tendresse et aussi une dénonciation acerbe du patriarcat qui la régit...

Mon parcours intellectuel a pris des années. Ça a commencé à 16 ans, j'étais une activiste radicale féministe et anti-pornographie. Pour moi, le porno était juste une industrie d'exploitation par les hommes. Et j'avais décidé d'en faire le combat de ma vie. Puis j'ai étudié le cinéma et j'ai vieilli. Je me suis rendue compte que je n'arriverais jamais de toute

façon à éradiquer ce que je jugeais mauvais dans cette industrie. Mais je pouvais créer des images alternatives, montrer d'autres facettes, stimuler l'esprit critique des gens. Je me suis ainsi intéressée au porno féministe. À l'époque où je me concentrais un peu trop sur le problème, je ne voyais les femmes que comme des victimes. Moi aussi, je me voyais comme une victime. Il n'y avait de place pour aucun point de vue positif sur la sexualité. Je voyais ça comme quelque chose de forcé, pas très joyeux. C'était devenu chez moi extrêmement manichéen. Quand je me suis intéressée au porno féministe, j'ai fréquenté pendant quelques temps ces communautés et les festivals qui étaient liés. Tout était aussi connecté à un certain monde artistique et intellectuel, peut-être un peu bobo. J'ai commencé à interroger la différence entre le milieu traditionnel et le milieu que je fréquentais et parfois, je me disais que ce n'était qu'une question d'éclairage des scènes, de vêtements que les comédiens portaient... Il y avait quelque chose qui relevait d'une hiérarchisation des classes. Par exemple, dès que c'est un peu vulgaire, raccord avec des clichés porno, dès que les actrices portent un certain type de talons aiguilles par exemple, on estime que ces femmes sont opprimées. Mais si c'est un autre type de talons, on n'a pas le même regard. C'est là où j'ai commencé à avoir un rapport beaucoup plus critique à mon propre esprit critique. J'en étais là de mon cheminement quand j'ai fait le court-métrage *Pleasure*, qui était à Cannes en 2013. Je me suis dit: «Comment regarder ces personnes différemment? Y a-t-il quelque chose au-delà de ce que j'ai toujours pensé?»

Quand vous aviez fait le court-métrage, vous aviez déjà l'idée d'en faire un long?

Oui, mais je ne savais pas ce qu'il raconterait. J'avais écrit un traitement pour la version longue mais c'était différent de ce que le film est aujourd'hui.

Quels étaient les enjeux du film, d'un point de vue personnel?

J'ai décidé de me confronter à ce monde. Ça a été une aventure incroyable. J'ai débarqué en pensant que c'était un monde patriarcal, oppressif envers les femmes... et ça l'est. Mais



n'est-ce pas le cas partout ? Il y avait bien plus de nuances que ça. Je me suis rendue compte qu'il y avait plusieurs niveaux de lecture intersectionnels. L'industrie du porno regroupe des travailleurs, c'est une classe ouvrière. J'ai appris à connaître des individus avant tout. On voit les travailleurs du sexe comme des gens dont on consomme le travail et on les méprise un peu. C'est facile pour nous de victimiser les femmes qui s'accommodent de ce système patriarcal. Je me prenais pour une féministe qui en savait plus sur le patriarcat que ces actrices. Après quelque temps, je me suis vue agir... Et je me suis bien rendue compte que c'est moi qui ne comprenais rien : elles savent exactement ce que c'est le patriarcat. Elles l'affrontent tous les jours, de manière stratégique. Et à bien des titres d'ailleurs, elles ont du pouvoir. Au début, j'avais conçu *Pleasure* comme un film sur «eux et elles», sur «ce monde-là». Finalement, c'est devenu une métaphore de nos sociétés.

Lorsque l'un des copains de Bella lui demande pourquoi elle veut faire du porno, elle s'invente des traumatismes d'enfance puis elle en rigole et dit : «C'est juste que j'aime baiser». En une réplique, vous brisez un tabou et vous caractérisez parfaitement le personnage... C'est là que le féminisme du film se joue ?

Je ne sais pas si c'est à ce point-là un moment-clé, mais clairement oui, avec cette scène, je donne au personnage le plein contrôle. Pour moi, toutes les femmes sont victimes du patriarcat et il faut parler de ça. Mais généralement quand on parle des travailleuses du sexe, on a tendance à penser qu'elles n'ont aucun contrôle sur ce qu'elles font. Et quand Bella dit qu'elle aime baiser, c'est ce que ça critique. Ça va contre l'idée reçue que quelque chose ne va pas chez elle, contre notre réflexe de la psycho-analyser – car ce serait juste reproduire le jugement masculin sur elle. Dans cette scène, elle prend le pouvoir. Non seulement parce que c'est vrai, elle aime ça, mais aussi parce que cette vérité n'est pas la seule vérité. Et comme c'est son film, c'est elle qui donne le ton et qui contrôle la situation. Dans cette scène, elle interpelle le public qui peut se sentir embarrassé s'il avait lui aussi pensé qu'elle avait un problème.

« Je me prenais pour une féministe qui en savait plus sur le patriarcat que ces actrices. Mais je me suis rendue compte que c'est moi qui ne comprenais rien : elles savent exactement ce que c'est le patriarcat et elles l'affrontent tous les jours, de manière stratégique. »

Et cette réplique change la dynamique du film. En tant que spectateur, on n'essaie plus de savoir d'où elle vient, quelles sont ses motivations. On se projette dans le présent ou vers l'avenir pour savoir où elle va...

C'était important pour moi que le sujet de *Pleasure*, ce ne soit pas «pourquoi elle est là». Ça m'a poursuivi pendant tout le processus de fabrication : beaucoup de gens ont voulu m'inciter à faire un film là-dessus ou présumaient que c'était le sujet principal. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, grâce justement à cette réplique et parce que le film final est assez clair. Mais quand j'écrivais, on me posait tout le temps la question du «pourquoi ?». Ce qui, d'une certaine manière, résume parfaitement le problème soulevé par le film : à force de demander pourquoi une femme ferait ça, on jette une sorte de culpabilité sur elle. Et poser la question sous-entend un jugement : elle ne devrait pas faire ça, c'est autodestructeur, quelque chose cloche chez elle. Au lieu de la respecter et de dire : je ne comprends pas pourquoi elle fait ça, mais je veux savoir ce que ça lui apporte. Ce sont deux approches complètement différentes.

D'un point de vue esthétique, y a-t-il des codes du cinéma porno qui vous intéressaient ?

Pas tellement, non. Mais je voulais arriver à la même chose, d'une certaine manière : toucher un large public. Je ne voulais pas que le film soit trop dark, trop lourd, pour justement créer un contraste avec le contexte qui peut l'être, lui. Je voulais que ce soit ludique, un peu drôle, coloré. Comme un bonbon pour les yeux. Pas dans le sens racoleur, hein. Mais agréable à regarder, avec de jolies couleurs. Ça commence à changer mais historiquement, ce qui est coloré au cinéma est forcément féminin, moins sérieux, moins artistique, moins crédible peut-être. Le cliché à débiner, c'est que le «bon cinéma», c'est plus discret, plus mature... Or moi, sur le plateau, j'avais des robes roses, j'étais maquillée. Je ne voulais rien emprunter au cinéma porno donc, à part peut-être le plaisir de regarder. J'avais une règle cependant : je ne voulais qu'aucune image de *Pleasure* ne puisse être celle d'un film porno. Il y en a peut-être une poignée... mais par exemple, dans les scènes de sexe, ce sont les mêmes situations qu'un film X mais filmées d'un autre angle ou d'un autre point de vue. Je ne voulais pas faire



de la pornographie. Si vous prenez la première scène de sexe, une scène où Bella s'objectifie, la caméra est différente de celle d'un porno parce que les images sont celles qu'elle se crée dans sa tête. C'est comme ça qu'elle se voit, ce sont les images qu'elle veut projeter à la caméra.

Avez-vous été bien accueillie par l'industrie quand vous avez fait vos recherches et vos auditions ?

Ça dépendait. Au tout début, toutes les portes m'étaient fermées et on se demandait qui j'étais. Ce qui a beaucoup aidé, c'est que je suis devenue assez proche de Mark Spiegler. Il est une figure très importante de l'industrie du porno et tout le monde fait confiance à son jugement. Il m'a pris sous son aile, je l'accompagnais à certaines soirées. Les gens commençaient à m'identifier. J'ai noué quelques amitiés également... D'une manière générale, je dirais qu'il y avait quelques personnes qui étaient très dubitatives voire suspicieuses au début, des gens très difficiles à convaincre, mais ça s'est débloqué au bout d'un moment. J'étais extrêmement sincère dans mes intentions, car je ne savais rien de ce milieu. J'avais pas mal de préjugés que je voulais interroger. Mon but était de peindre un portrait authentique du porno et j'avais besoin de leur aide pour ça. Certains se sont sentis très impliqués car ils étaient bien conscients d'être jugés hâtivement – ils sont parfois accusés à tort pour des choses qu'ils ne font jamais. Ils ont apprécié ma démarche, je crois. C'était aussi l'occasion parfaite pour eux de me prouver que j'avais tort sur bien des points. C'est important que je le dise : je n'ai été invitée que dans des endroits où personne n'avait rien à cacher. Il y a donc des endroits où je n'étais pas invitée, parce qu'ils avaient beaucoup de choses à cacher. J'ai entendu des histoires, je sais très bien ce qu'il s'y

passé. Au sein du milieu du porno, il y a différentes communautés et certaines d'entre elles sont extrêmement attentives au bien-être des gens et à la bienveillance de l'environnement. D'autres communautés ne sont pas du tout comme ça et dans ce cas, il a fallu que je sois beaucoup plus rusée pour y avoir accès. Je devais jouer un jeu pas forcément très honnête, notamment face à des hommes très méfiants. Mais la plupart du temps, c'était beaucoup plus simple. Nous étions tous sur la même longueur d'ondes.

On dit souvent que les acteurs porno sont de mauvais comédiens...

C'est faux. Ils sont entraînés à la même chose que les acteurs traditionnels: il faut qu'ils rentrent en connexion avec leurs émotions dans des situations où ils sont généralement bien plus vulnérables que les autres acteurs. Ils sont littéralement nus, avec une caméra entre les jambes ou je ne sais où, et ils doivent jouer avec leur partenaire et faire abstraction de la caméra et de l'équipe. Ils sont très bons dans ce domaine, mais la raison pour laquelle on pense qu'ils sont mauvais, c'est parce qu'ils n'ont généralement pas grand-chose à jouer. Les scénarios sont sommaires – en même temps, personne ne regarde un porno pour son histoire – et ce sont parfois des prétextes afin que le film puisse passer sur le câble. Il ne faut pas oublier non plus qu'ils n'ont généralement le droit qu'à une seule prise, ils ne répètent pas. Rien ne les pousse vraiment à montrer leurs compétences.

Vous pensez qu'ils ont pris du plaisir à jouer sous votre direction ?

Certains oui mais d'autres non. Ils n'ont pas l'habitude de refaire les prises plusieurs fois, par exemple. C'était un clash culturel. « Pourquoi je dois refaire ça 20 fois ? », « Pourquoi elle n'est pas contente ? ». Moi, je privilégie l'improvisation, j'essaie de pousser mes acteurs hors de leur zone de confort. Le script n'est qu'un point de départ, que je creuse au tournage. On recherche des angles d'interprétation intéressants sur le plateau. Et ça, certains n'en comprenaient absolument pas le but. Ils étaient sûrement un peu perdus. C'était probablement le plus dur à gérer, ce clash entre leurs méthodes et la mienne.

« Le contraste entre la fiction et le réel est saisissant. Il y a plein de choses que le corps féminin doit cacher pour créer le fantasme d'une femme irréaliste, d'un corps féminin qui n'existe pas. »

Le film déconstruit tout l'artifice du porno, en montrant sa fabrication. Comment on se prépare, qu'est-ce qu'on se rase, qu'est-ce qu'on porte. C'était l'objectif, de montrer le pragmatisme de ces tournages, les choses très techniques ?

Complètement. Le travail, dur et pas du tout glamour, que ça requiert pour créer du fantasme. Car c'est du fantasme que de penser qu'on peut pratiquer du sexe anal sans avoir à gérer les excréments. Pour créer ce fantasme, en coulisses, on doit s'occuper des excréments. Le contraste entre la fiction et le réel est saisissant. Il y a plein de choses que le corps féminin doit cacher pour créer le fantasme d'une femme irréaliste, d'un corps féminin qui n'existe pas.

Et vous montrez également les moyens très limités de cette industrie...

Il n'y a pas beaucoup d'argent dans le porno. Avant, c'était le cas. Mais c'était du temps où les gens achetaient encore des VHS ou des DVD, c'était l'ère pré-Internet. C'était une industrie milliardaire qui est aujourd'hui réduite à un petit nombre de sociétés de production, qui travaillent très dur, qui ont peu de moyens. Ça ne rapporte plus grand-chose et il faut contourner bien des problèmes pour que ça ait l'air plus luxueux que ça ne l'est vraiment. Et puis, sur Pornhub, on trouve du porno dit amateur, mais ça reste des professionnels qui ont compris que le côté amateur, réaliste répond à certaines envies du consommateur. Il reste une seule compagnie qui a vraiment les moyens mais la provenance de l'argent est l'objet de nombreuses théories et rumeurs.

Ninja Thyberg est une réalisatrice suédoise. Elle réalise plusieurs courts-métrages depuis 2009 qui s'articulent autour d'une même thématique: la sexualité comme prisme des passions sociales. En 2013, son court-métrage *Pleasure* est présenté à **Cannes** dans le cadre de la **52^e Semaine de la Critique**. En tant que scénariste et réalisatrice, elle se consacrera prochainement à une nouvelle adaptation du roman culte *Les Sorcières d'Eastwick* de John Updike, qui sera produit par Warner Bros.

ENTRETIEN AVEC
**SOFIA
KAPPEL**
COMÉDIENNE



Comment avez-vous rencontré Ninja Thyberg, la réalisatrice de *Pleasure* ?

Par un ami commun. Il m'avait dit qu'une de ses copines était en train de préparer un film et que je répondais à ce qu'elle recherchait pour son actrice principale. À l'époque, j'étais en thérapie. Je devais essayer de trouver des défis pour me dépasser et j'avais dressé une liste de choses qui me rendaient mal à l'aise ou qui m'effrayaient et auxquelles je devais me confronter. Quand il m'a parlé de ce qu'était le projet, mon réflexe a été de dire «jamais de la vie». C'est donc pour ça que je voulais le faire! Je suis allée à mon audition, j'ai rencontré Ninja et j'ai réalisé que j'adorais ce que j'étais en train de faire. Ninja m'a demandé de revenir. Elle avait décidé très vite que j'étais la bonne actrice pour jouer Bella.

Aviez-vous de l'expérience en tant qu'actrice ?

Aucune. Je n'avais jamais joué auparavant. J'ai fait de la vente par correspondance, j'ai été vendeuse en magasin de vêtements. Je n'avais jamais rêvé d'être comédienne. Je ne savais même pas que j'en étais capable avant ce film. Ça a été une expérience incroyable. J'ai toujours simplement désiré avoir une vie normale, une vie de famille mais quand j'ai commencé à travailler avec Ninja sur *Pleasure*, j'ai réalisé que j'adorais jouer la comédie.

La clé d'un tel projet, c'est la communication et la confiance entre vous et Ninja. Comment avez-vous construit ça ?

Je dirais que ça a commencé très tôt, avant même que notre collaboration ne soit signée. Autour d'un dîner, Ninja et moi avons évoqué ce que signifierait ce rôle dans ma vie. Ce que ça voulait dire d'accepter de jouer un personnage pareil, ce que ça aurait comme conséquences éventuelles. Ce n'est pas juste un rôle, un film, un sujet. Il faut prendre en compte l'impact d'un tel rôle sur moi en tant que personne, sur ma vie sociale, sur mon image.

**« Ce n'est pas juste
un rôle, un film, un sujet.
Il faut prendre en compte
l'impact d'un tel rôle
sur moi en tant que
personne, sur ma vie sociale,
sur mon image. »**

Ninja m'a tout de suite évoqué quelles seraient les difficultés du film. Plus tard, elle m'a demandé de venir chez elle pour qu'on discute du scénario et c'est là que j'ai commencé à pouvoir donner mon avis sur ce qui était réaliste dans l'attitude d'une adolescente et sur ce qui l'était moins. À l'époque, j'avais 19 ans. Ninja et moi ne sommes pas du tout de la même génération. Par exemple, j'ai grandi avec un téléphone dans les mains et j'ai toujours connu Internet. On a beaucoup parlé de ça. Je lui ai aussi raconté toute ma vie. Nous avons essayé de voir ce que nous pourrions mettre de moi dans le personnage, ce qui m'a beaucoup simplifié le travail car Bella me ressemble sur certains points. Après ça, elle m'a demandé si je voulais venir aux États-Unis pendant la pré-production. Je m'y suis donc rendue pendant toute la période, nous sommes allées sur des tournages de films porno ensemble, j'ai participé aux auditions d'autres acteurs. J'étais très impliquée. Ninja donnait beaucoup d'importance à mes idées et à mes opinions. J'imagine qu'il y a une part de chance là-dedans, mais c'est vrai qu'entre Ninja et moi, ça a collé tout de suite. Je l'adore. Elle est devenue l'une de mes meilleures amies. Et ça a forcément simplifié la tâche. Je crois qu'il est inévitable de s'agacer parfois, de trouver que les choses ne deviennent pas cool... Mais si vous pouvez communiquer correctement, tout se résout. Ça s'est toujours passé comme ça avec Ninja. Quand je commençais à me sentir mal à l'aise ou que je ne voulais pas faire quelque chose, il m'était très facile de lui dire: «Je ne veux pas faire ça, mais je peux faire comme ça à la place». Elle a toujours été très ouverte aux modifications et aux changements dès qu'il s'agissait de mon bien-être. Ce n'est pas possible de faire le film sans ça. En plus, ce serait aller à l'encontre du message même du film si vous ne le faisiez pas d'une manière sécurisante et rassurante. Ça a donc été l'une des préoccupations principales de Ninja.



Vous le dites: vous faites partie de cette génération qui a toujours eu Internet. On sait à quel point Internet est une fenêtre directe sur la pornographie. Que pensiez-vous du cinéma X avant de tourner *Pleasure*? Qu'en pensez-vous après ?

Ça a bouleversé nombre de mes préjugés. J'avais une idée très arrêtée sur quel genre de femmes on pouvait trouver dans cette industrie, par exemple. Quand vous n'êtes que consommateur, quand vous n'avez accès qu'au produit final, c'est compliqué de comprendre comment ce produit final est fabriqué. Ce que j'ai réalisé en premier quand je me suis rendue sur un plateau et que j'ai rencontré des acteurs et des actrices porno, c'est que ce sont des gens absolument normaux. Il serait impossible de deviner ce qu'ils font dans la vie par leur allure ou la manière dont ils se comportent. Ça m'a mise très à l'aise. Et puis, ça reste du cinéma, ce sont des comédiens. La différence, c'est qu'il y a de vraies pénétrations. En dehors de ça, ils jouent la comédie, et entre deux scènes, ils prennent des pauses et pendant ces pauses, tout est absolument normal. C'est leur boulot. Mais dans l'industrie pornographique, il y a de tout. Tout n'est pas blanc ou noir. Il y a tout un entre-deux. Une grande partie de l'industrie est vertueuse, rien à voir avec ce que je pensais. Tout le monde est très bien traité, les acteurs et les actrices ont la main sur ce qu'ils font, sur ce qui leur arrive, sur leur corps. Ils établissent leurs propres limites. Le consentement est important et très régulé. En revanche, il y a une autre partie de l'industrie qui est l'opposée de ça. Et si nous voulons dépeindre ce qu'est l'industrie du porno et démarrer une conversation, il nous faut admettre que tout est plus compliqué que ce qu'on imagine.

Par ailleurs, ça a changé mon point de vue en tant que féministe. Je me suis toujours considérée comme une féministe mais j'ai réalisé à quel point j'avais

tourné le dos à beaucoup de femmes, à cause de mes préjugés. On ne peut pas se revendiquer comme féministe, si l'on n'a pas la conviction que tout le monde, toutes les femmes – cis, transgenres, non-binaires – sont égales en droit. Sans ça, on discrimine. Il y a beaucoup de femmes dans cette industrie qui sont transgenres ou non-binaires par exemple. Aux États-Unis, j'ai appris bien des choses que j'aurais aimé apprendre plus tôt. Mais je suis aussi très heureuse de les avoir apprises ainsi, en allant au contact des personnes concernées. Aujourd'hui, je peux partager mon expérience et mes opinions avec mes amis, ma famille ou les gens que je rencontre. Je peux leur dire que c'est vrai, le milieu du porno, même si je n'en ai vu qu'une partie, a parfois un problème mais qui est systémique et non individuel. L'industrie pornographique reflète qui nous sommes en tant que société. Si nous sommes une société raciste ou sexiste, l'industrie du X sera raciste ou sexiste.

Avez-vous dû vous préparer physiquement, intellectuellement ou psychologiquement pour le rôle de Bella ?

Oui, en effet. Notamment pour les scènes les plus difficiles, où j'ai dû me préparer pendant des mois. J'ai beaucoup expliqué quelles étaient mes propres limites, ce qui me mettait mal à l'aise. Ninja n'aurait choisi aucun acteur avec qui je ne me serais pas sentie totalement bien. Peu importe le partenaire, je me sentais toujours en sécurité. La préparation mentale et psychologique est la plus compliquée, car rien ne vous prépare vraiment à ce que vous allez tourner. Mais vous savez, j'ai accepté le rôle parce que je voulais vraiment me lancer le défi d'y parvenir. Je crois que la joie que je ressens aujourd'hui d'avoir incarné Bella vient en partie du fait que ça a été difficile. Parce que ça l'a été ! C'était un film compliqué, pas seulement pour ce qu'il racontait, mais parce que je n'avais jamais joué la comédie avant. Parfois, je perdais confiance en moi, mais j'étais toujours entourée de personnes très bienveillantes, qui m'ont motivée et poussée à toujours mieux faire et les scènes les plus

**«L'industrie
pornographique
reflète qui nous sommes
en tant que société.
Si nous sommes
une société raciste
ou sexiste,
l'industrie du X sera
raciste ou sexiste.»**

dures à exécuter sont aujourd'hui mes préférées et celles dont je suis la plus fière. Si je ne m'étais pas entièrement donnée, si je n'avais pas accepté d'être vulnérable, je ne crois pas que j'aurais incarné Bella de la bonne manière. Je voulais que les spectateurs puissent la comprendre. Pas qu'ils la plaignent – elle ne se voit pas comme une victime. Mais que Bella soit le genre de filles qu'on avait tous déjà rencontrées quelque part – même si ce n'est pas dans un contexte pornographique.

Pendant le tournage, je pouvais dire à Ninja que j'avais besoin de 10 minutes ou plus de pause et on me les donnait. La clé, c'est la communication. Mais comprendre Bella, c'était le plus important pour moi. Car même si j'étais à fond dans le personnage, au point parfois de croire que j'étais Bella, il y a toujours une barrière qui me séparait d'elle. Tout ce qu'elle subit, physiquement ou verbalement, ce n'est pas moi qui le subis. Jamais. C'est un interrupteur à actionner et il faut juste savoir quand l'éteindre. Nous avons tourné des scènes compliquées bien sûr mais les scènes intimes ne sont pas moins difficiles. J'allumais l'interrupteur ou je l'éteignais dès que c'était nécessaire. Bella et moi, on se ressemble mais on n'est pas pareil. S'en rendre compte, c'est s'autoriser à être vulnérable et à se donner entièrement. C'était mon premier rôle, je pense que j'aurais pu travailler pendant des années sans me sentir préparée !

Être actrice, c'est ce que vous voulez faire dans la vie désormais ?

Oui. J'espère vraiment le pouvoir. Je vais m'y consacrer et je vais voir où ça me mène. J'aimerais davantage jouer la comédie. J'ai adoré l'expérience, le défi et j'aimerais recommencer.

**Entretiens parus dans *Cinémateaser*
#106 d'octobre 2021.**

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par Ninja Thyberg
Produit par Erik Hemmendorff
Eliza Jones
Markus Walta

Scénario par Ninja Thyberg
Co écrit par Peter Modestij
Co-produit par Leontine Petit
Erik Glijnis
Frédéric Fiore
Eric Tavitian
Peter Possne

Co-producteur Film i Väst
Co-producteur SVT Anna Croneman
Producteurs associés Ninja Thyberg
Producteurs exécutifs Pape Boye
Violaine Pichon

Producteur Designer Paula Loos
Directrice de casting Ninja Thyberg
Costumes Amanda Wing Yee
Maquillage Erica Spetzig
Musique Karl Frid
Mixage Evelien van der Molen
Vincent Sinceretti

LISTE ARTISTIQUE

Bella Sofia Kappel
Joy Revika Reustle
Ava Evelyn Claire
Bear Chris Cock
Ashley Dana DeArmond
Kimberly Kendra Spade
Mike Jason Toler
Mark Spiegler Mark Spiegler
Caesar Lance Hart
Brian John Strong
Joe Reza Azar
Aiden Starr Aiden Starr
Dex Aaron Thompson
Axel Braun Axel Braun
Adam Bill Bailey
Chris Dee Dupra
Dan Nthan Bronson
Mike (réalisateur) Aramis Sartorio
Jules Michael Omelko
Claudio Claudio Bergamin
Chanel Preston Chanel Preston
Casey Calvert Casey Calvert
Keith Xander Corvus
Peter Peter Warren
Christian Steve Holmes
Jason Jack Blaque
Aliah Alice Grey
Axel's PM Marc Kramer
Abella Danger Abella Danger
Gina Valentina Gina Valentina





Les BOOKMAKERS.

MATÉRIEL MÉDIA DISPONIBLE SUR : WWW.PLEASURE-LEFILM.COM

